



Raymond Despiau, Claude Deck, Pierre Mazeaud et Nicolas Jaeger regardent le sommet de l'Everest depuis leur camp de base, le 15 octobre 1978.

PHOTO GAMMA-RAPHO. GETTY IMAGES

Il y a quarante ans un Everest tricolore

Chamonix
fêtait il y a
un mois
l'anniversaire
de la
première
ascension
française
du sommet,
emmenée
par Pierre
Mazeaud.



Is se sont retrouvés autour d'une table, un peu vieilliss, mais toujours bon pied bon œil. Pierre Mazeaud, 89 printemps, lance tout de go à l'un de ses acolytes : «T'as pas changé, t'es bon, t'es bien!» Aussitôt, l'alpiniste, ancien député et président du Conseil constitutionnel jusqu'en 2007, donne le ton : «Il y en a qui sont partis trop tôt. Quand je les rejoindrai, j'emmènerai des cubis et des cigares, pour mon ami Lucien Bernardini [mort en 2005, ndlr]. Là-haut, il y en a qui attendent, ça fait quarante ans...» Autour de lui, réunis pour la sortie de son livre *Everest 78* (éd. Paulsen), dont la ville de Chamonix fêtait le 40^e anniversaire le 13 octobre, Walter Cecchinell, 72 ans, et Jean-François Mazeaud, dit Jef, 65 ans, tous deux anciens membres de l'expédition. La première chose qu'il ait dite, Mazeaud, c'est «l'Everest, c'est le pied», puis «notre expédition reste le bonheur avec notre Claude [Deck] qui a tout organisé, c'est une victoire d'équipe, les alpinistes de mon temps étaient contents de faire le plus haut sommet du monde».

Même si, dans son récit, il ne rate pas le coup de pied de l'âne à tous ceux, alpinistes ou pas, qui raillaient la «facilité» et l'inanité de cette tentative... Qu'importe. Il n'a rien laissé au sommet – «aujourd'hui, il faut une preuve» – et se bat contre tous ces gens – les journalistes au premier rang – qui «fabriquent des images d'Epinal». «L'essentiel, tranche Mazeaud, c'est de se faire plaisir et d'être heureux avec ses potes.» Epinal ou pas, Mazeaud avait bien senti le pouvoir de la postérité, lui qui avait emporté dans ses bagages une grosse poignée de ces mêmes journalistes et techniciens (TF1 et Radio France), et une antenne pour transmettre des informations sur la progression des cordées depuis le camp de base. Finalement, de bien belles images...

«Mauvais signe»

Mazeaud précise : «On était la première expédition qui ramenait tout le monde», avec lui comme patron, qui prend les décisions qu'il faut au bon moment. Et qui s'avère, aussi, un chef de troupe. «De toute façon, comme pour l'Icefall, comme pour le

Nupste, je ferai comme je l'entends, écrit-il dans son récit. C'est au chef de prendre ses responsabilités, non seulement vis-à-vis des sherpas, mais aussi vis-à-vis des membres de l'expédition.» L'Everest, ce sont aussi des histoires d'un environnement méconnu dans lequel les Occidentaux pataugent parfois : «On avait tué un yak et là, il fallait pas, se souvient Jef, le neveu médecin du grand alpiniste. C'était un mauvais signe.» Un peu plus tard, il est question d'inver-

Restent les mille anecdotes, comme celle de Walter Cecchinell, qui s'est cassé les deux chevilles avant le départ et avance en boitant. Il y gagnera le surnom de «Clopinot»



sion des moussons qui doit amener, ou pas, le beau temps.

Et puis restent les mille anecdotes qui font les légendes, comme celle de Walter Cecchinel qui s'est cassé les deux chevilles avant le départ et qui avance en boitant. Il y gagnera le surnom de «Clopinot». *«Mazeaud marchait derrière moi pour m'empêcher de m'arrêter»*, dit Clopinot aujourd'hui en riant. Les vingt et un jours de marche d'approche se transforment en calvaire pour lui, mais il ira jusqu'au bout, et cet entraînement qui n'en finit pas acclimata les grimpeurs. Dans les villages, Jef le médecin soigne et opère les Népalais dans des endroits où la population n'a jamais vu de docteur.

«Amour de vaincre»

Comble de l'incorrect pour nos temps modernes, il y aura cette image de Nicolas Jaeger qui fume sa clope en haut de l'Everest. Plus tard, devant une salle de Chamonix pleine à craquer et un public avide d'écouter l'aventure, Mazeaud égrène ses vérités : *«Ily a nos morts et il y a nos amis... Il faut surtout penser qu'il n'y a pas de conclusion.»* Ses copains de l'Everest le surnomment «le Vieux», et lui dit de ses chers disparus : *«Ils ont donné leur vie par amour du risque... Mais aussi par amour de vaincre.»* Des souvenirs, il dit que certains s'effacent, d'autres demeurent. *«Ils se modifient quelque peu. Nous avons eu beaucoup de chance, même si tous n'ont pu aller au sommet.»* Claude Deck, de son côté, souligne : *«Ceux qui ont été là-haut, ils ont mouillé le maillot, ces mecs-là. Sans l'énergie de Pierre, on n'aurait pas forcément atteint le sommet, il a entraîné tout le monde.»* L'ancien député, lui, insiste sur ces cordées internationales, allemandes, anglaises –et ces *summiters* qui ne parlent pas la même langue et se retrouvent dans une *«immense solitude»*.

Puis, à la tribune, vient Eric Lasserre pour narrer une autre expé, plus dramatique, où Gérard Devouassoux, en 1974, a trouvé la mort. Et de préciser : *«Cela fait quarante-quatre ans que Gérard est mort, et la Compagnie des guides ne l'a jamais honoré.»* Et Mazeaud de rebondir : *«On ne fait pas de la montagne uniquement par goût du risque. En face des passages difficiles, on passe ou pas. Entre les avalanches, les chutes de sérac, il y a des dangers objectifs. C'est le risque qui s'affronte à l'alpiniste lui-même.»* Enfin, un dernier himalayiste offrira cette conclusion philosophique : *«On n'a pas vaincu l'Everest, c'est lui qui nous a laissé monter.»*

DIDIER ARNAUD

Envoyé spécial à Chamonix